

"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditoire souverain, engageant et chevaleresque des matins jubilatoires, encourageants et carnavalesques. Jusqu'à l'été 1969, la vie à l'*Hôtel Woodstock* suivait paisiblement son cours, tout comme *Le petit Nicolas*, sur l'estrade et dans les salles.



Garçonnet posé et heureux, **Nicolas** vit entouré de ses fidèles camarades, **Alceste**, le glouton, **Geoffroy**, le fils de famille expert en déguisements extravagants, **Clotaire**, le cancre exténué et bonne pâte, **Rufus**, prompt à évoquer son père policier ou encore **Joachim**, plongé dans la perplexité depuis la naissance subite de son frère cadet. Tous évoluent sous la responsabilité d'une institutrice aussi pugnace qu'affable et d'un directeur d'école sévère mais ouvert. Par ailleurs, les parents de notre jeune ami lui témoignent une attention et une affection de chaque instant. Hélas, une conversation entendue à la dérobée menace la félicité de l'angelot, prompt à comprendre que ses géniteurs, en attente d'un heureux événement, ont l'intention de l'abandonner en forêt. Epaulé par ses camarades dévoués, il va dès lors tout mettre en oeuvre pour contrarier leurs projets. En l'absence d'un génie dans la bouteille, l'ingénu se lance dans la bataille...

« Tu seras un album, mon film ». Voilà succinctement résumée la genèse du dernier long métrage réalisé par **Laurent Tirard**. Celui-ci s'inspire en effet d'une bande dessinée de haute renommée, ciselée à la toute fin des années cinquante par Messieurs **René Goscinny** et **Jean-Jacques Sempé**. Pareille adaptation, pour recteurs avertis, entend joindre pupitre à l'agréable. Là réside peut-être l'origine de son charme vanillé, alimenté par une juvénile jovialité, une agile aménité et des dialogues coquets, dont la verve svelte avive les mots au détriment des modes.

A leur service se tient une pimpante distribution, dominée par une **Valérie Lemercier** à la classe cocasse. Notons que les seconds rôles – **Sandrine Kiberlain**, **Michel Duchaussoy**, **Michel Galabru**, **Daniel Prévost** - figurent tous au tableau d'honneur, tandis qu'**Anémone** incarne avec un aplomb poivré la revanche des revêches. Une confrérie de sacripants délicieux, entre polissons folichons et bambins acidulés, leur fait face : en un mot, l'ingénuité et l'authenticité de ces chérubins urbains profitent au film, ainsi rendu mignon sur rues. D'autre part, le récit s'inscrit dans une esthétique pomponnée, dont la sobriété bigarrée crée la primesautière suavité. Du reste, plusieurs passages attisent les zygomatiques, telle la séquence du souper en péril, avec vacillantes allusions à la poésie scandinave du XIII^e siècle.

Au demeurant, le scénario se contente souvent de juxtaposer les passages drolatiques plutôt que de tisser une trame véridique. La mise en scène, nonobstant l'expressivité de ses allures et de ses parures, bâille quant à elle aux corneilles, corrodée par une certaine pusillanimité. Ajoutons que la musique souffre d'une fâcheuse pâleur, en désaccord avec un contexte pourtant coloré. Deux scènes laborieuses desservent en outre l'épilogue, au risque de ternir l'éclat de cette fable jouffle : le face à face à grimaces et la réunion autour du berceau, prétexte aux saillies présumées humoristiques décochées par le personnage central. Enfin, le spectacle contracte, dilate, écarte, exalte, égaie, agréé, récréé mais jamais ne crée.

A présent, rejoignons nos deux spécialistes en herbe, **Paula** et **Elliot** :

« (voix enfantine) Ouuuh, arrête de faire des moulinets avec mon cheval à bascule ».

- (timbre strident) Alors, lâche ma poupée **Madame de Sévigné**.

- Eh bien, mes petits lapins, qu'avez-vous pensé de cette transposition à l'écran du *Petit Nicolas* ?

- Ouuh, j'ai trouvé cela très amusant. J'ai encore plus ri qu'à *Oui-oui sur la Costa Brava contre le Caudillo*.

- Oh, quelle charmante fiction ! Tournant le dos à la cruauté de l'enfance, illustrée notamment par *Sa Majesté des mouches*, tout en célébrant la joliesse de la prime jeunesse, **René Goscinny** renverse à jamais le règne des gosses iniques.

Ravissant, réjouissant mais ronronnant, *Le Petit Nicolas* obtient un quatorze sur vingt. Certes, une telle comédie, pour tous publics, ne brille guère par son audace cinématographique. L'intrigue, pour sa part, affiche une structure fragile : en un mot, ces chenapans manquent de charpente. Toutefois, la gentillesse de la tonalité et l'élégance de la rhétorique forcent l'adhésion. Saluons aussi un aimable parti-pris : le monde extérieur est ainsi vu au travers du regard de héros comme trois pommes. Et de ménager un optimisme azuré, certes parfois factice et hâtif, mais toujours croquignolet. Oui, voilà comment l'adversité sort de l'ébauche des enfants.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.